

Et depuis les quelques mois qu'il a réassumé les devoirs de cette charge à laquelle il était loin de se trouver étranger, on l'a vu déployer une activité sans pareille, un zèle soutenu pour l'avancement des plus chers intérêts publics de ses administrés.

Complétion du système d'aqueduc et de celui des égouts, ouverture de rues nouvelles, améliorations au parc public, ce ne sont là que quelques fruits de sa sollicitude civique bien entendue.

On a vu monsieur Boyer multiplier les démarches, ne pas regarder aux dépenses et de temps et d'argent pour se vouer à la réussite de projets d'où dépend l'avenir de Salaberry de Valleyfield. Tels sont, par exemple, ceux du chemin de fer St-Laurent et Adirondacks, des fonderies à établir dans notre ville, des manufactures de tapis et autres qui demandent des chartes et l'obtention de pouvoirs d'eaux, comme nous en avons de si puissants.

Si le succès complet n'a pas encore couronné les efforts de monsieur le maire, espérons qu'il se produira bientôt : car ses travaux nombreux et vaillamment menés le méritent amplement.

Nous joignons au portrait de monsieur le maire de Salaberry de Valleyfield, la photographie d'un groupe où il se trouve représenté avec sir Henry Tyler président général de la Cie du Grand-Tronc, MM. Wainright, Stevenson, Sargeant et Hemmelford, tous officiers de la même compagnie.

Cette photographie a été tirée lorsque ces honorable visiteurs sont venus, tout dernièrement, à Salaberry de Valleyfield, faire une reconnaissance officielle de la place, sur l'invitation spéciale de monsieur le maire Boyer.

Voici la disposition du groupe : assis au centre, Sir Henry Tyler, ayant à sa droite monsieur Boyer et monsieur Wainright à sa gauche. En arrière du président se tient monsieur Sargeant, avec MM. Hemmelford à droite et Stevenson à gauche.

Après avoir minutieusement visité notre ville, examiné son site et ses pouvoirs d'eau, ces messieurs sont repartis enchantés, lui prédisant les plus belles destinées et promettant même l'ur concours le plus actif pour la réalisation d'icelle.

C'est une autre bonne aubaine, aux bénéfices de laquelle monsieur le maire Boyer aura, une fois de plus, attaché son nom.

Le Saint-Ethève

LA FAMILLE CANADIENNE (Légende)

A MA SŒUR

I

Le Saint-Laurent roulait majestueusement ses eaux magnifiques, le soleil perdait ses rayons ardents à travers les arbres les plus touffus des alentours, et la nature semblait rêver dans un silence solitaire.

A quelques pas de la grève, un vieil érable restait debout comme le dernier vestige d'un autre âge et comme le vieux soldat légendaire pour raconter aux générations nouvelles l'histoire du passé. L'écorce de l'érable portait encore les caractères à demi effacés d'une ancienne épitaphe brunie par les années et rongée par le temps.

On raconte que Frontenac était passé par là, accompagné d'un jeune et brillant officier canadien. Ils étaient restés quelques jours en cet endroit habité dans le temps par une dizaine de colons.

Comme je passais dans cette campagne, la vue de ce vieil arbre, débris d'un autre âge, me frappa ; je voulus connaître cette histoire perdue dans les années.

Les paysans de ce village avaient fidèlement conservé dans leur mémoire un récit qu'ils tenaient de leurs ancêtres ; c'était une vieille légende canadienne qu'ils ne racontaient jamais sans émotion.

II

Le Saint-Laurent roulait majestueusement ses eaux magnifiques, le soleil perdait ses rayons ardents à travers les arbres les plus touffus des alentours, et la nature semblait rêver dans un silence solitaire.

Près du vieil érable, une jolie et blanche maisonnette recevait, dans le temps jadis, les rayons de l'astre lumineux sur son toit d'écorce de bouleaux. Autour de l'habitation on voyait au printemps reverdir des arbres fruitiers de toutes sortes, et septembre venant, les pommes du verger défilaient toutes celles des voisins.

Dans l'intérieur, on jouissait du plus parfait bonheur terrestre ; le père, la mère et les deux filles goûtaient le calme que donne la piété unie à la croyance sincère.

C'était dans cette maison que se reposaient habituellement Frontenac et son compagnon ; là ils étaient comblés d'honneurs et entourés de respect. Le jeune officier, dont le rang n'était que secondaire trouvait, cependant, dans cet intérieur, quelque chose qui l'intéressait et le charmait d'une manière exceptionnelle ; et, en retour, il faut avouer que la cadette, Hectorine, semblait comprendre cette sympathie et en payer le retour par un sentiment très délicat ; leurs cœurs, enfin, battaient à l'unisson et leurs âmes se comprenaient !

C'était la quatrième fois que Raoul rencontrait la belle et brune Hectorine, et l'officier devait demander la main de la mélancolique mais ravissante jeune fille.

Ce fut près du vieil érable qu'on se fiança et qu'on se jura un éternel amour !

III

Le Saint-Laurent roulait majestueusement ses eaux magnifiques, le soleil perdait ses rayons ardents à travers les arbres les plus touffus des alentours, et la nature semblait rêver dans un silence solitaire.

Quelques mois s'étaient écoulés et Raoul était revenu à ce lieu, demeure continuelle de sa pensée ; les colons vinrent de loin, de bien loin ! pour assister au mariage de l'officier brillant qui renonçait à son état pour se faire colon afin de posséder, — à la place de ses épaulettes et d'un haut grade militaire, — celle que son cœur avait choisie et qui devait partager ses peines comme ses joies, ses malheurs comme sa félicité !

Des années s'écoulèrent ; Frontenac dormait déjà du sommeil de la tombe, et Raoul comptait une assez nombreuse famille.

Tout souriait à son affection ; mais le cri de guerre se faisait souvent entendre dans le pays ; encore une fois l'Angleterre et ses colonies voulaient se venger d'avoir été si souvent vaincues.

Raoul repartit donc pour rejoindre, de nouveau, ses anciens compagnons d'armes. Hectorine en qui dix ans de ménage n'avaient que développé davantage les facultés intellectuelles, resta seule avec ses huit enfants, priant tous les soirs pour le cher absent. Mais de sombres pressentiments la hantaient, sans cesse ; elle ne voyait partout que sang et ruines ; c'étaient les avant-coureurs de quelque chose de sinistre !

IV

Le Saint-Laurent roulait majestueusement ses eaux magnifiques, le soleil perdait ses rayons ardents à travers les arbres les plus touffus des alentours, et la nature semblait rêver dans un silence solitaire.

L'Angelus avait été récité en commun et Hectorine fixait vers Québec de longs regards de crainte et d'amour ; Raoul, croyait-elle, devait être là. Soudain, elle se réveilla de sa mélancolie, où plutôt, elle en fut tirée, par le bruit du tocsin de l'église qui sonnait l'alarme.

Un régiment d'anglais avait trouvé beau et grand de piller des familles sans défenseurs, car presque tous les hommes étaient partis pour l'armée.

La première maison attaquée fut celle de Raoul, les anglais eurent vite défoncé la porte et les fenêtres, mais Hectorine, dont la première pensée fut pour Raoul eut, néanmoins, le temps de saisir le

drapeau français, cadeau de nocces du grand Frontenac au jeune officier. "Immortelle bannière, je mourrai avec toi", avait-elle dit, en prenant ce lambeau de notre gloire !

Elle s'élança par une fenêtre, et les anglais étonnés de tant d'audace et d'un si beau courage se demandaient ce que voulait donc cette canadienne traversant leurs rangs avec un drapeau de la France à la main. Elle alla jusqu'au vieil érable et fit un feu de branches sèches ; le commandant était sorti de la maison et ordonnait qu'on lui apportât ce drapeau qu'il voulait à tout prix. Mais Hectorine le lança dans les flammes qui montaient vers les cieux, et semblable à une prêtresse de l'antiquité sacrifiant aux dieux, elle vit avec joie, le feu dévorer en un instant le drapeau de la France.

Une odeur de vaillance et d'héroïsme semblait se répandre comme un parfum autour de cette vieille relique d'un autre âge.

La jeune mère et toute sa famille payèrent de leur vie cet exploit de cœur et de courage qui était digne d'un meilleur sort.

Le vieil érable, que la fumée du patriotique incendie avait un instant enveloppé, après avoir vu les fiançailles, fut encore témoin de la mort de l'héroïne ; ce fut là qu'on voulut faire expier aux malheureux enfants le prétendu crime de leur mère, et à cette dernière sa grandeur d'âme et son amour pour la patrie.

Mais la vengeance divine préparait son terrible glaive, qui tôt ou tard frappe le coupable !

V

Le Saint-Laurent roulait majestueusement ses eaux magnifiques, le soleil perdait ses rayons ardents à travers les arbres les plus touffus des alentours, et la nature semblait rêver dans un silence solitaire.

Les guerriers canadiens, partis de Québec, s'avançaient au pas des coureurs de bois, car le commandant des forces canadiennes avait donné à Raoul l'ordre de défendre la rive sud du fleuve ; son village était donc compris dans cette étendue. Aussitôt qu'il eut appris l'arrivée des anglais sur le territoire canadien, il partit à leur recherche. Et le régiment anglais venait de consommer son crime quand Raoul et ses compagnons arrivèrent, comme éclaireurs, près de sa demeure qui n'offrait plus que des ruines.

Les Anglais étaient trois contre un, mais le courage invincible de nos soldats était connu.

On se battit, on recula, on avança, et la victoire nous chanta son hymne de triomphe ; mais à quel prix ! Le capitaine, après avoir combattu comme un lion en fureur, était tombé dans la mêlée, blessé à mort.

Il se fit porter près du vieil érable, sur la cendre de sa relique brûlée, à côté des cadavres de sa famille, et il rendit le dernier soupir, entouré de ses compagnons d'armes attristés, mais avec les drapeaux français victorieux !

Depuis, l'histoire de cette famille, son bonheur et sa fin sont restés gravés sur les poitrines d'airain des ancêtres qui à leur tour en ont buriné le souvenir dans le cœur et la mémoire des enfants qui se transmettent, cette légende, de génération en génération, mieux encore que n'a pu le faire le vieil érable canadien qui sert de monument à leur tombeau.

Quand je repartis de cet endroit, je ne pus m'empêcher d'admirer ces braves gens qui ne savent jamais oublier ceux qui n'oublièrent pas leur patrie glorieuse ou vaincue !

Lorsque je repassai devant le vieil érable légendaire, le Saint-Laurent roulait majestueusement ses eaux magnifiques, le soleil perdait ses rayons ardents à travers les arbres les plus touffus des alentours et la nature semblait rêver dans un silence solitaire.

Rodolphe Brunet

Lorsqu'on hésite entre deux devoirs, il semble que le plus pénible soit le plus impérieux. — CHARLES NARREY.